FABIEN GEOFFRE

FRÉQUENCES MORTELLES

Roman policier

« Le silence n'efface rien. Il archive. »

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042531867

Dépôt légal : octobre 2026

Intentions de l'auteur

Ce roman convie le lecteur à pénétrer les arcanes du monde radiophonique, un univers où se mêlent jeux d'influence et de pouvoir, voix familières et silences chargés de résonances.

Fréquences Mortelles interroge notre rapport au réel, à l'image – ou plus précisément à la parole médiatique – ainsi que les subtilités des manipulations narratives qui tissent un discours omniprésent et souvent biaisé.

L'intrigue repose sur une double focalisation :

• Lucas Morel, technicien du son, témoin privilégié des manifestations étranges qui hantent la station, incarne le regard intérieur. Sa subjectivité, ses doutes, ses peurs deviennent le canal par lequel le lecteur ressent l'étrangeté et la tension.

• Nina Leclerc, enquêtrice obstinée, représente le regard extérieur. Elle apporte la rigueur de l'investigation, confronte la rumeur aux faits, et finit par devenir la voix de la vérité, dans l'espace judiciaire comme dans l'espace public.

Ce double mouvement – l'intime et l'institutionnel, le témoin et l'enquêtrice – permet de brouiller les lignes de fracture entre perception médiatique et réalité judiciaire, entre la fugacité de l'onde et la lourdeur du dossier.

Le récit oscille entre l'atmosphère haletante d'un thriller et une plongée méticuleuse au cœur des méandres humains et techniques d'une station de radio, où chaque souffle, chaque silence, pèse autant que la parole. L'écriture se veut immersive, cadencée et résolument sonore, incarnant le battement même de cet univers en tension.

Au-delà du divertissement, ce roman interroge notre époque : La crise de confiance envers les médias, l'emprise des récits fabriqués, la porosité entre vérité et manipulation. Il met en lumière le pouvoir invisible des ondes, capables d'éclairer comme d'aliéner.

Ce roman se prête également à une adaptation audio ou télévisuelle. J'envisage notamment la création d'un pilote audio en format binaural – une technique innovante qui recrée une illusion auditive tridimensionnelle, en diffusant simultanément des fréquences distinctes dans chaque oreille, pour une expérience d'écoute à la fois profonde et singulière.

« À ma petite sœur, Chrystel »

Avant-propos

Ce roman est né d'une profonde passion pour la radio. Animateur et directeur d'antenne en FM, puis créateur d'une radio digitale en 2009 – toujours active dix-sept ans plus tard. J'ai passé une grande partie de ma vie dans les studios. Ces lieux clos, parcourus de voix et de silences, sont devenus pour moi des espaces de création, mais aussi des territoires de tension, où l'ombre et l'écho se répondent.

Fréquences Mortelles est mon premier roman : un polar immersif au cœur du monde de la radio, où les voix dissimulent des vérités troublantes et où les ondes transportent, parfois, le frisson d'un secret prêt à éclater. Si les personnages, les lieux et les événements sont fictifs, leurs résonances, elles, appartiennent au réel : à ses interférences, à ses non-dits, à ce qui circule dans l'espace invisible entre deux fréquences.

Derrière chaque micro se cache une histoire. Certaines sont lumineuses. D'autres… beaucoup moins.



Une voix peut séduire, mentir… ou tuer.

Prologue – L'onde spectrale

La lumière rouge « ON AIR » pulsait au-dessus de la porte vitrée comme un cœur artificiel, battant dans l'ombre. Elle s'allumait et s'éteignait avec une régularité métronomique, imposant son tempo au silence nocturne, comme si toute la station respirait à travers elle.

Dans le studio principal, la pénombre était presque totale : seules les lueurs bleutées des afficheurs numériques et le halo blafard des écrans éclaboussaient les consoles, projetant des reflets froids sur les boutons chromés. Le lieu semblait suspendu, étranger au reste du monde – capsule énigmatique où le temps obéissait à d'autres lois. Les murs capitonnés absorbaient les sons et donnaient à la pièce l'air d'un sanctuaire clos, coupé des rythmes de la ville endormie.

Mais le silence, ici, n'existait pas. Jamais.

Toujours ce fond continu, ce bourdonnement sourd, mélange de ventilation, d'électricité, de fréquences assoupies. Cette respiration souterraine vibrait jusque dans les murs, comme une présence invisible. La radio, même muette, continuait de vivre.

Assis derrière le micro, Marc Lenoir, animateur de la tranche nocturne, portait ce visage propre aux heures tardives : traits tirés, cernes creusés, regard fiévreux sous les paupières lourdes. La lumière basse dessinait sur sa peau une moiteur nourrie de café froid, de nicotine et de solitude. Devant lui, la console s'étalait comme un cockpit futuriste, constellation de voyants prêts à obéir au moindre mouvement de ses doigts.

Il venait de lancer une ballade de jazz languide, lente et rêveuse : un piano dérivant au large, solitaire sur une mer de sons. Quelques secondes plus tôt, sa voix grave et chaude avait enveloppé les auditeurs d'une familiarité étudiée. Mais derrière ce ton rassurant, une lassitude sourde transparaissait.

À force de tenir la nuit pour les autres, Marc avait l'impression de s'y dissoudre. La radio avait été sa passion, son oxygène – et sa prison. À vingt ans, il rêvait de secouer les ondes, de bousculer les habitudes, d'incarner cette voix qui dérange. Les années, pourtant, l'avaient transformé en veilleur de nuit, gardien des fréquences pendant que le monde dormait.

Son nom n'apparaissait jamais sur les affiches de la station. Pas de photo dans le hall, pas de voix citée en conférence de presse. Il n'avait ni la lumière des animateurs du matin ni le prestige des talk-shows. Il n'était qu'une présence discrète, un timbre glissé dans l'ombre, écouté distraitement par des routiers ou des insomniaques isolés.

Et pourtant, cette obscurité lui convenait parfois. La nuit avait ses fidèles, ses confidences murmurées, ses appels improbables. Certains auditeurs devenaient des compagnons invisibles : une communauté d'ombres reliées par le fil ténu des ondes. Dans ces heures suspendues, la radio redevenait pure : sans publicités, sans directives. Seulement une voix, une oreille – et la fragile magie du lien sonore.

Il porta sa tasse de café à ses lèvres et grimaça : le liquide était froid, amer, chargé d'un goût ferrugineux. Il se leva, fit quelques pas dans le studio exigu. Le parquet grinça sous ses semelles usées. Derrière les vitres opaques, Paris semblait engloutie dans une torpeur d'encre. Des milliers de fenêtres éteintes formaient une mosaïque silencieuse. Lui veillait, phare solitaire dans l'obscurité. Une voix refusant de s'éteindre.

La chanson approchait de sa fin. Marc regagna sa place, posa le casque sur ses oreilles. Une diode clignota faiblement sur la ligne téléphonique. Un appel. Rien d'anormal : ces conversations improvisées faisaient partie du rituel nocturne.

Il songea aux habitués : Gérard, le routier de l'A6 ; Claire, l'étudiante insomniaque qui griffonnait des poèmes en l'écoutant. Il aimait ces présences anonymes, témoins muets de son propre exil.

D'un geste devenu rituel, il abaissa le fader.

— Vous êtes à l'antenne, murmura-t-il d'une voix basse, presque complice.

Un souffle.

Rien d'autre, d'abord. Un souffle long, étiré, comme une respiration hésitante. Marc fronça les sourcils. Généralement, après le grésillement de la ligne, une voix surgissait, timide. Mais là, rien. Puis la voix arriva. Pas une voix normale.

Une voix déformée, voilée, comme filtrée par un vieil enregistreur à bandes. Les syllabes s'étiraient, hachées, métalliques. Pas de conversation : une récitation. Quelques phrases seulement, suffisantes pour glacer le sang de Marc.

« Il pleuvait ce soir-là… J'ai laissé la lumière allumée, au cas où tu rentrerais. Mais tu n'es jamais revenu. »

Un bruit sec de bande stoppée. Puis le silence.

Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Ses doigts tremblaient sur le micro. Ces mots… il les connaissait. C'était un extrait d'un journal intime qu'il avait lu des années plus tôt – un cahier taché d'encre, appartenant à une femme morte.

Le silence s'épaissit, saturant l'air, comme si le studio se refermait sur lui.

Au-dessus de la porte vitrée, la lumière rouge battait encore, indifférente.

Marc comprit alors qu'une frontière venait d'être franchie. Quelque chose avait traversé les ondes. Une onde fantôme.

La nuit ne serait plus jamais la même.

À l'antenne, tout semblait maîtrisé. Mais derrière les ondes… le silence commençait à peser lourd.

Chapitre 1 – Silence à l'antenne

6 h 47 – Studio B, Radio Sphère, Paris 11e

Le studio baignait dans une lumière artificielle, écrasée par des néons blafards dont la clarté stérile effaçait toute chaleur. L'air était saturé d'effluves mêlés : café tiède oublié sur un rebord, plastique chauffé par les écrans, poussière prisonnière des mousses acoustiques. Sur les murs, les panneaux alvéolés engloutissaient chaque vibration, avalant les échos, étouffant la moindre trace de vie, jusqu'à donner l'impression d'une pièce close sur elle-même, hermétique au monde extérieur.

De l'autre côté de la vitre, Jérôme Valence régnait en maître. Costume sombre impeccable, chemise entrouverte, il arborait son sourire de prédateur : celui qui hypnotisait les auditeurs depuis des années. Ce rictus carnassier, poli comme une lame, était son arme la plus redoutable. Devant son pupitre, il s'étira avec l'aisance d'un chef d'orchestre prêt à diriger une symphonie invisible dont lui seul connaissait les cadences.

— … Et comme chaque matin, voici votre dose de vérité brute, sans sucre ni filtre. Bienvenue dans Le Réveil Brutal. Je suis Jérôme Valence, et je vais vous réveiller mieux qu'un double expresso.

Le jingle claqua dans les casques : comme un fouet, suivi d'une déferlante électro, stridente et tranchante – sa signature sonore.

Dans la régie attenante, Lucas Morel leva machinalement les deux pouces : un rituel hérité de longues années de collaboration. Vingt-neuf ans, silhouette voûtée, regard creusé par la fatigue ; Lucas vivait relié aux consoles comme à un organe vital. Ses doigts nerveux glissaient sur les curseurs, réajustant les volumes, surveillant les oscillations lumineuses. Une partie de lui agissait par réflexe, l'autre observait, malgré lui, l'homme derrière la vitre : ce sourire de fauve, ce corps penché vers le micro, prêt à dévorer l'antenne.

Chaque matin, la même impression revenait : Jérôme engloutissait tout l'espace sonore. Et lui, Lucas, se contentait de colmater les fissures.

— Improviser, c'est ça, la vraie radio, mon gars ! avait encore lancé Jérôme, hilare, avant d'entrer en direct – raillerie qui claquait comme une gifle.

Lucas encaissait. Toujours. Mais une braise couvait. Ses années d'études, ses recherches sur l'immersion sonore, ses projets de création :

tout s'étiolait chaque matin dans l'ombre de cet animateur vedette qui méprisait la rigueur.

6 h 51 – Première coupure musicale

Le titre surgit trop fort dans les casques, saturant l'espace. Jérôme se pencha, but une gorgée de café, désinvolte.

— Ça roule, Lucas ? lança-t-il d'un ton faussement complice.

Lucas leva les yeux, mâchoire crispée.

— Oui… enfin, plus ou moins. Tu as encore modifié l'ordre du conducteur (la feuille de route de l'émission). Je dois tout rattraper derrière.

Un éclat de rire sonore jaillit de la gorge de Jérôme.

— Allez, détends-toi. Les auditeurs veulent de la vie, pas du papier millimétré.

Il se réinstalla, laissant Lucas seul avec son amertume poisseuse.

6 h 56 – Retour antenne

Chronique politique débitée avec l'aplomb d'un tribun. Piques acérées contre le maire du XI^{e}. Appel d'un auditeur soigneusement filtré. La routine fonctionnait, implacable, parfaitement huilée sans la moindre fausse note.

Pourtant, Lucas perçut l'anomalie : un souffle ténu, presque imperceptible tapi entre deux fréquences, s'insinua dans le flux. Une vibration étrangère, clandestine, venue se greffer dans la trame. Ses yeux fixèrent les niveaux : rien d'inhabituel. Mais son oreille ne pouvait se tromper.

7 h 05 – Jérôme lança un nouveau sujet

Sa voix, d'ordinaire tranchante, se brisa net. Deux phrases, puis plus rien, pas une pause théâtralisée. Pas un effet de style. Un silence nu, brutal – l'interdit suprême en radio.

— Jérôme ? tenta Lucas dans son micro de régie, la gorge serrée.

Aucune réponse. Derrière la vitre, Jérôme fixait ses notes d'un regard vide. Sa main gauche crispée sur la table, sa droite tremblante. Ses lèvres remuaient sans émettre le moindre son.

7 h 06

Une seconde. Deux. Trois. Le temps s'allongeait, distendu, prêt à rompre. Chaque battement de silence résonnait comme une clameur muette. Lucas sentit son estomac se contracter. Dans son casque, le blanc hurlait.

Par réflexe, il enclencha le disque de secours. Une musique jaillit, colmatant la béance. Trop tard : l'onde avait déjà été entaillée.

Il se leva d'un bond, traversa le couloir et ouvrit la porte du studio B.

Jérôme gisait, effondré sur la console, le visage plaqué contre le bois. Ses doigts restaient crispés autour du micro, comme sur une arme déchue.

— Mon Dieu… Jérôme ! Lucas tenta de le redresser. Le corps pesait lourd, inerte, encore tiède mais déjà gagné par une torpeur glaciale. Ses traits semblaient aspirés par une ombre intérieure. Ses lèvres entrouvertes n'exhalaient plus rien. Le silence, cette fois, était absolu.

En quelques minutes, la pièce se remplit : un standardiste hagard, deux assistants à moitié réveillés, puis Louise Féraud, chroniqueuse politique. Tailleur sombre, cheveux sévèrement tirés, regard d'acier. Elle resta figée sur le seuil.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, glaciale.

Personne ne répondit.

7 h 14 – Sirènes des pompiers

Intervention précipitée. Trop tard. Le médecin secouriste lâcha la sentence d'une voix sèche :

— Décès constaté.

Un frisson parcourut l'assistance. Le vacarme extérieur s'éteignit dans une chape de silence. Deux policiers entrèrent, gantés, visages fermés. Photos, constat, scellés. Une chorégraphie minutieuse, dénuée d'émotion.

— Probablement un malaise. L'autopsie le dira, souffla l'un d'eux.

Le directeur, blême, acquiesça. Ordre fut donné : ne rien dire, ne rien commenter.

Lucas tremblait, sa voix haletante peinait à suivre ses mots. Louise, droite et impassible, scrutait la scène. Ses yeux ne pleuraient pas, ils jaugeaient, comme si déjà ils cherchaient un coupable.

L'odeur du café refroidi, les voyants rouges, le corps inerte sur la console : le contraste était insoutenable.

Puis, dans le casque resté branché, un souffle persista ténu comme la respiration d'une machine au bord de l'asphyxie. Faible, étouffé, mais distinct. Un bourdonnement obstiné, presque imperceptible. Un écho venu d'ailleurs.

7 h 19

Alors que l'agitation gagnait la pièce, Lucas distingua un détail que personne d'autre n'avait vu. Sur l'écran de contrôle, un fichier venait d'apparaître. Non programmé. Non lancé par lui. Un fichier inconnu, au nom sibyllin, clignotant comme une provocation :

VOIX_OFF_FINAL.MIXDOWN

Le souffle de Lucas se suspendit. Son regard balaya la régie, cherchant une explication, une présence. Rien. Ses doigts tremblants refermèrent le fichier dans un geste paniqué.

Mais l'écho persistait, inéluctable – comme si quelqu'un, quelque part, avait déjà pris le contrôle de l'antenne.